

Le philosophe et le djihadiste

Le Monde | 20.02.2015 à 16h08 • Mis à jour le 26.02.2015 à 09h58



Par Jacob Rogozinski

Dans une récente tribune (Le Monde, 28 janvier), Alain Badiou qualifie de « crime fasciste » l'assassinat des journalistes de *Charlie Hebdo* et des Juifs de l'hypermarché casher. Peu importe que les tueurs se soient réclamés Al-Qaida et de Daech, peu importe qu'ils aient donné à leur acte une signification religieuse (« nous avons vengé le Prophète ! ») : comme si rien n'avait changé depuis les années 1930, notre philosophe n'y voit que du « fascisme ». Il s'obstine en effet à ressusciter le vieux nom sanglant de « communisme » et à désigner comme « fasciste » ce qui lui fait obstacle. Obstination qui le rend sourd et aveugle à ce qu'il y a de nouveau, de singulier dans la situation présente.

Selon le dogme archéo-marxiste auquel il se cramponne, le fascisme n'est qu'un simple avatar de la domination capitaliste : les « bandes armées meurtrières » et les démocrates qui se mobilisent contre leurs crimes « appartiennent au même monde, celui du capitalisme prédateur ». Entre eux, aucune opposition réelle : leurs intérêts « sont partout les mêmes » ; tous feraient partie de la même « pièce historique en trompe-l'œil » ; si bien que la République le « totem républicain »- ne vaudrait guère mieux que ceux qui l'attaquent.

Badiou en vient ainsi à renvoyer dos-à-dos les assassins et leurs victimes. Cette posture en *ni-ni* revient en fait à prendre partie pour l'une des deux forces en présence. En insistant sur les brimades policières dont sont victimes les jeunes de banlieue, il laisse entendre que les tueurs n'auraient fait que répliquer à une agression préalable. *Ils l'avaient bien cherché*, ces chiens de pornographes de *Charlie Hebdo* qui ne faisaient « *qu'aboyer avec ces mœurs policières dans le style 'amusant' des blagues à connotation sexuelle* » Une telle complaisance envers des meurtriers ne nous étonnera guère, venant d'un homme qui a longtemps fait l'apologie des Khmers Rouges et persiste à célébrer la « révolution culturelle » chinoise, avec ses persécutions et ses massacres, comme l'un des plus glorieux événements du XX^e siècle. Il importe d'écarter ces œillères stalino-maoïstes, si l'on veut comprendre le phénomène du terrorisme djihadiste.

SOI-DISANT CALIFE

Phénomène paradoxal qui s'enracine dans l'Islam, tout en le défigurant. C'est ce qu'ont compris les foules innombrables qui ont manifesté pour le dénoncer, sans jamais s'en prendre à l'Islam comme tel. Il convient en effet de distinguer ce *dispositif de pouvoir* qu'est le djihadisme et ce *dispositif de croyance* qu'est la religion musulmane, au même titre que les autres religions. Certes, ces deux types de dispositifs peuvent s'étayer, se rejoindre, voire dans certains cas fusionner ; mais il arrive que leur conjonction se défasse, qu'un dispositif de croyance devienne un foyer de résistance au pouvoir, ainsi que le montre l'histoire des hérésies et des dissidences religieuses.

Pourquoi affirmer que le djihadisme est un dispositif *de pouvoir* ? Parce qu'il vise la conquête du pouvoir souverain, du pouvoir d'État. En atteste le nom même du plus puissant de ses réseaux - « État islamique »- et le titre de « calife » que s'est arrogé son chef. Pouvoir qui excède cependant les limites territoriales d'un État au sens traditionnel : le premier geste du soi-disant calife, après la prise de Mossoul, aura consisté à *abolir la frontière* entre l'Irak et la Syrie, comme pour montrer au monde que son pouvoir a vocation à s'étendre de manière illimitée en faisant de la Terre entière un *dar ul harb*, un « domaine de la guerre » où ses réseaux peuvent frapper où bon leur semble.

Il y a, Foucault nous l'a appris, différentes sortes de dispositifs de pouvoir : dispositifs d'exclusion, de normalisation disciplinaire, dispositifs de sécurité et de contrôle. Il faut ajouter à cette liste des dispositifs dont l'unique vocation consiste à anéantir les sujets dont ils font leur cible : des *dispositifs de terreur*. Certains choisissent des cibles déterminées, alors que d'autres s'efforcent de faire le plus grand nombre de victimes. En fait, un même dispositif de terreur peut user indifféremment de ces deux modes d'action : selon les circonstances, le terrorisme djihadiste opère tantôt par des assassinats ciblés, tantôt par des attentats aveugles, bien que ses objectifs fondamentaux restent les mêmes.

La force et la vérité du mot d'ordre "*Je suis Charlie*" tient à cela : il ne s'agissait pas seulement de manifester notre solidarité avec toutes les victimes de l'attentat, mais aussi d'affirmer que *n'importe qui* peut devenir la cible du dispositif de terreur. Dans la stratégie du djihadisme, assassinats et attentats cessent d'être de simples moyens au service d'une fin : l'exercice de la terreur devient lui-même le but de l'action.

BRANDIR LE TOTEM DU « COMMUNISME »

Ce qu'exprime parfaitement l'une de ses références majeures, le Pakistanais S.K. Malik : « *Frapper de terreur le cœur de l'ennemi n'est pas seulement un moyen, c'est aussi une fin en soi (...). C'est le point où la fin rejoint les moyens et se confond avec eux* ». Face à l'offensive du djihadisme, s'impose la plus large alliance possible de toutes les forces qui lui résistent. Persister à opposer les « rouges » et les « tricolores », à brandir le totem du « communisme » pour dénigrer le combat nécessaire contre le dispositif de terreur, voilà qui témoigne d'un profond aveuglement. Comment se fait-il cependant qu'un tel dispositif parvienne à s'implanter en Occident, dans certaines franges de la jeunesse ?

Foucault ne s'est pas assez interrogé sur ce qui incite les individus à adhérer aux dispositifs de pouvoir. Pour qu'un homme accepte de se soumettre à un dispositif, il faut que celui-ci soit parvenu à capter certains de ses affects, de ses désirs, de ses fantasmes, à les intensifier ou les modifier, à les infléchir en les orientant vers certaines cibles. Les affects qui animent un grand nombre de jeunes, victimes du chômage, du racisme, de leur relégation dans des quartiers déshérités, sont des sentiments de révolte contre l'injustice : l'indignation, la colère. Il arrive toutefois qu'une juste colère se transforme en un autre affect qui ne tient plus aucun compte du juste et de l'injuste, mais vise uniquement à détruire son objet.

Cet affect mortifère est la *haine*. En captant la révolte, l'indignation, la colère, les dispositifs de terreur les exacerbent, les font virer à la haine et donnent à cette haine des cibles contre lesquelles se déchaîner. Comment empêcher le djihadisme d'exploiter une rébellion légitime ? En luttant concrètement contre l'injustice qui l'engendre, contre toutes les formes d'oppression et de ségrégation ; mais aussi en travaillant collectivement, patiemment, à re-fonder un projet d'émancipation qui aura tiré la leçon des désastres du XX^e siècle. Seule une politique d'émancipation qui saurait « *tirer sa poésie de l'avenir et non du passé* » pourra parvenir à briser la logique de la haine.

Jacob Rogozinski est professeur à la Faculté de philosophie de Strasbourg